Il ne faut pas oublier que, lors de sa première parution, cette œuvre a été taxée d'impiété. Effectivement, on trouve dans bon nombre de lettres des attaques directes en direction de la religion, associées à des allusions à une certaine liberté de mœurs.

Le terme « libertin » a pris une connotation morale plus ou moins péjorative, mais il était beaucoup plus polysémique à l'époque de Montesquieu : effectivement, il pouvait désigner des personnes sensibles aux plaisirs de la chair, mais également au sens plus global quelqu'un qui exerce sa liberté de pensée (y compris, bien-sûr, sur le sujet religieux).

1. Les Femmes

Effectivement, les allusions aux libertés de mœurs sexuelles plus ou moins assumées sont présentes dans le roman : on voit que les Persans, dans leurs lettres, considèrent les femmes françaises comme très conscientes de leurs charmes, et capables d'en user à des fins d'ambition. Dès la lettre 26, Usbek affirme que les femmes françaises se présentent à visage découvert et que, par voie de conséquence, elles ont « perdu toute retenue ».

La femme cherche à séduire, cherche la faveur et le privilège, et le Roi lui-même est loin d'être étranger à cette forme de servitude galante : « lorsque j'arrivais en France, je trouvai le feu roi absolument gouverné par les femmes ». Lettre 107. Les femmes françaises, selon Rica, semblent donc avoir obtenu un certain pouvoir en lien avec un usage fort dissolu des mœurs.

La femme persane est loin d'être en reste sur ce sujet, comme l'intrigue du sérail le montrera en particulier dans les dernières lettres de l'ouvrage : Roxane qui jouait la comédie de la vertu cachait en réalité un amant, Zachi a été trouvé couchée avec une de ses esclaves (lettre 147) etc...

Il y a dans la littérature de nombreuses occurrences de ce pouvoir particulier dévolu aux femmes. On peut par exemple citer la pièce de théâtre antique « Lysistrata » (du dramaturge grec Aristophane) dans laquelle les femmes, lassées de voir leurs époux partir incessamment à la guerre, décident de faire la grève du sexe pour les en dissuader.

Dans une chronologie plus proche de nous, on peut faire une distinction entre, d'une part, Manon Lescaut, qui use clairement de ses charmes pour obtenir des faveurs masculines, en particulier financières, et la Marquise de Merteuil, qui,

dans « Les Liaisons Dangereuses » de Laclos, affirme sa supériorité sur les hommes par un réel travail intellectuel de maîtrise de soi, de gestion de ses émotions, pour parvenir à se hisser jusqu'à une position de domination à laquelle son sexe ne la destinait pas.

2. La politique

Il est clair que dans cette œuvre Montesquieu use de sa liberté de conscience et de raisonnement pour effectuer une critique incisive de la Monarchie Absolue, assimilée au despotisme à la persane. Ainsi, Louis XIV a prôné un pouvoir égocentré, personnel, en total désaccord avec l'épanouissement public et la stabilité d'un état qu'il a abusivement associé à sa propre personne.

Il faut noter par ailleurs que le Roi est lui-même asservi aux flatteries, aux jeux de pouvoir qui l'entourent, et Montesquieu, dans sa critique très précise, va jusqu'à l'accuser de charlatanisme.

On peut sur ce point faire référence aux « Pensées » de Pascal, dans lesquelles le philosophe critique très clairement la figure du Roi comme l'incarnation d'un besoin irrépressible de divertissement, propice à détourner la conscience des préoccupations essentielles.

Toujours en lien avec les préoccupations de l'époque, Bossuet, dans ses « Sermons », fustige très clairement le mode de vie licencieux du Monarque, mode de vie qui ne donne pas à ses sujets un exemple cohérent à suivre.

3. La liberté intérieure

La liberté, pour Montesquieu, est avant tout une liberté individuelle que l'on peut conquérir même dans des conditions extrêmes de servitude : peut-être, d'ailleurs, dans cet ouvrage, exprime-t-il plus aisément ses propres opinions sur le sujet dans les lettres rédigées par des femmes.

Ainsi, les femmes du sérail, et Roxane en premier lieu, parviennent à conquérir leur liberté : elles agissent en leur nom propre, et ne se laissent plus dicter leur conduite.

Cette liberté, nous l'avons dit, est celle de la conquête du Moi, par l'intermédiaire, si l'on pense à Roxane, d'une démarche d'aveu.

L'aveu, c'est le dévoilement, la sortie du secret, qui ici dans la lettre 161 procède comme un véritable choc, une fin de non-recevoir à laquelle aucune réponse n'est attendue.

En nous faisant assister en quelque sorte à sa mort en direct, Roxane brise tous les tabous et assassine métaphoriquement Usbek dans son identité de despote.

4. Les atouts sur ce thème liés au genre épistolaire

La lettre, c'est un espace de liberté. Un espace de confidences, de franchise, dans lequel on peut s'épancher comme à l'oreille d'un proche, en toute discrétion. Usbek, en Perse, a souffert de la corruption et du mensonge, et souhaite conquérir un espace de liberté. Dans sa lettre 53, Zélis s'exprime par exemple ainsi : « Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïveté et que tu préfères mon air libre et ma sensibilité ».

Cet espace de liberté permet de ménager un effet de double miroir entre Occident et Orient, propice à la réflexion du lecteur. Au fond, c'est le relativisme des valeurs qui prime ici : l'Orient et l'Occident ont des qualités et des travers, mais il ne s'agit finalement pas de tisser un lien de hiérarchie des valeurs entre ces deux contrées. Il s'agit ici d'un espace de réflexion ouvert dans lequel, grâce à l'art du paradoxe, Montesquieu brouille les repères pour éloigner le lecteur de son ethnocentrisme. Prenons comme exemple la ville des masques, Venise : elle est chrétienne, et pourtant elle compte nombre de Mosquées. Elle est qualifiée d'aquatique, et pourtant on n'y trouve pas d'eau vive, etc... Lettre 31

5. Corpus de textes

a. CREBILLON, extrait des *Egarements du cœur et de l'esprit* (1736).

1. (Meilcour, le narrateur, est un jeune homme qui découvre sous la conduite du débauché Versac un univers où le libertinage est devenu le code social de l'aristocratie).
- 2.
3. - Autrefois, dit [Versac], on pensait comme vous, mais les temps sont changés. Nous parlerons là-dessus plus à loisir. Revenons à Madame de Senanges(1). Après les espérances que vous lui avez données, et les soins que vous lui avez rendus, votre indifférence m'étonne.
4. - Moi, m'écriai-je, je lui ai donné des espérances ?
5. - Mais sans doute, répondit-il froidement : quand un homme de votre âge va chez une femme comme Madame de Senanges, paraît en public avec elle, et laisse établir un commerce de lettres, il faut bien qu'il ait ses raisons. Communément on ne fait point ces choses-là sans idée. Elle doit croire que vous l'adorez.
6. - Ce qu'elle croit m'importe peu, repris-je ; je saurai la détromper.
7. - Cela ne sera pas honnête, répartit-il, et vous la mettez en droit de se plaindre de vos procédés.
8. - Il me semble, répondis-je, que je suis plus en droit de me plaindre des siens. A propos de quoi peut-elle croire que je lui dois mon cœur ?
9. - Votre cœur ! dit-il, jargon de roman. Sur quoi supposez-vous qu'elle vous le demande ? Elle est incapable d'une prétention si ridicule.

10. - Que demande-t-elle donc ? répondis-je.
11. - Une sorte de commerce intime(2), reprit-il, une amitié vive qui ressemble à l'amour par les plaisirs, sans en avoir les sottises délicatesses. C'est, en un mot, du goût qu'elle a pour vous, et ce n'est que du goût que vous lui devez.
12. - Je crois, répliquais-je, que je le lui devrai longtemps.
13. - Peut-être, dit-il. La raison vous éclairera sur une répugnance si mal fondée ; Madame de Senanges ne vous inspire rien à présent, mais vous ne pouvez pas empêcher qu'incessamment elle ne vous paraisse plus aimable. Ce sera malgré vous, mais cela sera, ou vous renoncerez à toutes sortes de bienséances et d'usages.
14. - Je suis, quoi que vous en disiez, répondis-je, très certain que cela ne saurait être. On pensera de moi ce qu'on voudra, il est décidé que je n'en veux point.
15. - Je le vois avec une extrême douleur, reprit-il ; il ne vous reste seulement qu'à examiner si vous avez raison de n'en pas vouloir.
16. - Mais vous, lui demandai-je, la prendriez-vous ?
17. - Si j'étais, dit-il, assez infortuné pour qu'elle le voulut, je ne vois pas que je pusse faire autrement, et par mille raisons cependant je pourrais m'en dispenser.
18. - Eh ! pourquoi pourrais-je m'en dispenser moins que vous ?
19. - Vous êtes trop jeune, me répondit-il, pour ne pas avoir Madame de Senanges. Pour vous, c'est un devoir ; si je la prenais, moi, ce ne serait que par politesse. Vous avez actuellement besoin d'une femme qui vous mette dans le monde, et c'est moi qui y mets toutes celles qui veulent y être célèbres. Cela seul doit faire la différence de votre choix et du mien.
20. _____
21. 1 : Mme de Senanges, personnage clé du roman. Une « coquette délabrée » qui incarne la figure même de la libertine ; 2 : relations sexuelles.

b. Choderlos de LACLOS, extraits des *Liaisons dangereuses* (1782) : lettres 47 et 48.

1. (Dans ce roman épistolaire de LACLOS, les deux libertins, Valmont et Merteuil, s'écrivent pour se raconter leurs conquêtes respectives. Valmont s'est donné comme défi de séduire la prude et vertueuse Présidente de Tourvel. Mais, à la demande de Merteuil, il a aussi séduit la jeune Cécile Volanges.)
- 2.
- 3.
4. Lettre 47 (extrait)
 5. Du Vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil
 6. Paris, ce 30 août 17...
- 7.
8. (...) Cette gaieté, et peut-être ma longue retraite, m'ont fait trouver Emilie(1) si désirable, que je lui ai promis de rester avec elle jusqu'à la résurrection du Hollandais(2).
9. Cette complaisance de ma part est le prix de celle qu'elle vient d'avoir, de me servir de pupitre pour écrire à ma belle Dévote(3), à qui j'ai trouvé plaisant d'envoyer une lettre⁴ écrite du lit et presque d'entre les bras d'une fille¹, interrompue même pour une infidélité complète, et dans laquelle je lui rends un compte exact de ma situation et de ma conduite.
10. Emilie, qui a lu l'Épître, en a ri comme une folle, et j'espère que vous en rirez aussi.
11. Comme il faut que ma lettre(4) soit timbrée de Paris, je vous l'envoie ; je la laisse ouverte, vous voudrez bien la lire, la cacheter, et la faire mettre à la Poste.

12. Surtout n'allez pas vous servir de votre cachet, ni même d'aucun emblème amoureux ; une tête seulement. Adieu, ma belle amie.

13.

14. P.-S. - Je rouvre ma lettre ; j'ai décidé Emilie à aller aux Italiens... Je profiterai de ce temps pour aller vous voir. Je serai chez vous à six heures au plus tard ; et si cela vous convient, nous irons ensemble sur les sept heures chez Madame de Volanges. Il sera décent que je ne diffère pas l'invitation que j'ai à lui faire de la part de Madame de Rosemonde(5) ; de plus, je serai bien aise de voir la petite Volanges.

15. Adieu, ma très belle dame. (...)

16.

17.

18. 1 : Emilie, courtisane (« fille ») que Valmont fréquente ; 2 : commerçant qu'Emilie a séduit et qu'elle et Valmont ont rendu ivre ; 3 : périphrase qui désigne la Présidente de Tourvel ; 4 : c'est la lettre 48 ; 5 : vieille tante de Valmont, amie de Mme de Tourvel.

19.

20.

21. Lettre 47 (extrait)

22. Du Vicomte de Valmont à la Présidente Tourvel

23. Paris, ce 30 août 17...

24.

25. C'est après une nuit orageuse, et pendant laquelle je n'ai pas fermé l'œil, c'est après avoir été sans cesse ou dans l'agitation d'une ardeur dévorante, ou dans l'entier anéantissement de toutes les facultés de mon âme, que je viens chercher auprès de vous, Madame, un calme dont j'ai besoin, et dont pourtant je n'espère pas pouvoir jouir encore. En effet, la situation où je suis en vous écrivant me fait connaître, plus que jamais, la puissance irrésistible de l'amour ; j'ai peine à conserver assez d'empire sur moi pour mettre quelque ordre dans mes idées ; et déjà je prévois que je ne finirai pas cette lettre, sans être obligé de l'interrompre. Quoi ! ne puis-je donc espérer que vous partagerez quelque jour le trouble que j'éprouve en ce moment ? J'ose croire cependant que, si vous le connaissiez bien, vous n'y seriez pas entièrement insensible. Croyez-moi, Madame, la froide tranquillité, le sommeil de l'âme, image de la mort, ne mènent point au bonheur ; les passions actives peuvent seules y conduire ; et malgré les tourments que vous me faites éprouver, je crois pouvoir assurer sans crainte, que, dans ce moment même, je suis plus heureux que vous. En vain m'accablez-vous de vos rigueurs désolantes ; elles ne m'empêchent point de m'abandonner entièrement à l'amour, et d'oublier, dans le délire qu'il me cause, le désespoir auquel vous me livrez. C'est ainsi que je veux me venger de l'exil auquel vous me condamnez. Jamais je n'eus tant de plaisir en vous écrivant ; jamais je ne ressentis, dans cette occupation, une émotion si douce, et cependant si vive. Tout semble augmenter mes transports : l'air que je respire est brûlant de volupté ; la table même sur laquelle je vous écris, consacrée pour la première fois à cet usage, devient pour moi l'autel sacré de l'amour ; combien elle va s'embellir à mes yeux ! j'aurai tracé sur elle le serment de vous aimer toujours ! Pardonnez, je vous en supplie, le délire que j'éprouve. Je devrais peut-être m'abandonner moins à des transports que vous ne partagez pas : il faut vous quitter un moment pour dissiper une ivresse qui s'augmente à chaque instant, et qui devient plus forte que moi.

26. Je reviens à vous, Madame, et sans doute j'y reviens toujours avec le même empressement. Cependant le sentiment du bonheur a fui loin de moi ; il a fait place à celui des privations cruelles. A quoi me sert-il de vous parler de mes sentiments, si je cherche en vain les moyens de vous en convaincre ? Après tant d'efforts réitérés, la confiance et la force m'abandonnent à la fois. Si je me retrace encore les plaisirs de l'amour, c'est pour sentir plus vivement le regret d'en être privé. Je ne me vois de ressource que dans votre indulgence, et je sens trop, dans ce moment, combien j'en ai besoin pour espérer de l'obtenir. Cependant jamais mon amour ne fut plus respectueux, jamais il ne dut moins vous offenser ; il est tel, j'ose le dire, que la vertu la plus sévère ne devrait pas le craindre : mais je crains moi-même de vous

entretenir plus longtemps de la peine que j'éprouve. Assuré que l'objet qui la cause ne la partage pas, il ne faut pas au moins abuser de ses bontés ; et ce serait le faire, que d'employer plus de temps à vous retracer cette douloureuse image. Je ne prends plus que celui de vous supplier de me répondre, et de ne jamais douter de la vérité de mes sentiments.

27.

1. Choderlos de LACLOS, extrait des *Liaisons dangereuses* (1782) : lettre 115.

1. Du Vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil

2. Du château de..., ce 19 octobre 17...

3.

4. (...) J'espère qu'on me comptera même pour quelque chose l'aventure de la petite Volanges, dont vous paraissez faire si peu de cas : comme si ce n'était rien que d'enlever en une soirée une jeune fille à son Amant aimé, d'en user ensuite tant qu'on le veut et absolument comme de son bien, et sans plus d'embarras ; d'en obtenir ce qu'on n'ose pas même exiger de toutes les filles dont c'est le métier ; et cela, sans la déranger en rien de son tendre amour ; sans la rendre inconstante, pas même infidèle : car, en effet, je n'occupe seulement pas sa tête ! en sorte qu'après ma fantaisie passée, je la remettrai entre les bras de son Amant, pour ainsi dire, sans qu'elle se soit aperçue de rien. Est-ce donc là une marche si ordinaire ? et puis croyez-moi, une fois sortie de mes mains, les principes que je lui donne ne s'en développeront pas moins ; et je prédis que la timide écolière prendra bientôt un essor propre à faire honneur à son maître.
5. Si pourtant on aime mieux le genre héroïque, je montrerai la Présidente, ce modèle cité de toutes les vertus ! respectée même de nos plus libertins ! telle enfin qu'on avait perdu jusqu'à l'idée de l'attaquer !
6. Je la montrerai, dis-je, oubliant ses devoirs et sa vertu, sacrifiant sa réputation et deux ans de sagesse, pour courir après le bonheur de me plaire, pour s'enivrer de celui de m'aimer, se trouvant suffisamment dédommée de tant de sacrifices, par un mot, par un regard qu'encore elle n'obtiendra pas toujours. Je ferai plus, je la quitterai ; et je ne connais pas cette femme, ou je n'aurai point de successeur. Elle résistera au besoin de consolation, à l'habitude du plaisir, au désir même de la vengeance. Enfin, elle n'aura existé que pour moi ; et que sa carrière soit plus ou moins longue, j'en aurai seul ouvert et fermé la barrière. Une fois parvenu à ce triomphe, je dirai à mes rivaux : « voyez mon ouvrage, et cherchez-en dans le siècle un second exemple ! »

c. [Wolfgang Amadeus MOZART / Lorenzo DA PONTE \(livret\), Don Giovanni \(1787\) : Aria « Madamina , il catalogo è questo » \(« Air du Catalogue »\).](#)

(Leporello est le valet de Don Giovanni, un libertin. Lorsque Don Giovanni reconnaît Donna Elvira, qu'il a séduite puis abandonnée, il s'esquive, la laissant avec Leporello, qui essaie de la consoler en lui présentant la liste des conquêtes de son maître).

(Texte du livret)

LEP

LEPORELLO (traduction)

Chère madame, voici le catalogue

Des belles qu'a aimées mon maître ;

C'est un catalogue que j'ai fait moi-même ;

Regardez, lisez avec moi.

En Italie six cent quarante,
En Allemagne deux cent trente et une,
Cent en France, en Turquie quatre-vingt-onze,
Mais en Espagne elles sont déjà mille trois.
Il y a parmi celles-ci des paysannes,
Des femmes de chambre et des bourgeoises,
Il y a des comtesses, des baronnes,
Des marquises, des princesses
Et des femmes de tout rang,
De toute forme, de tout âge.
Chez la blonde, il a coutume
De louer la gentillesse ;
Chez la brune, la constance ;
Chez la grisonnante, la douceur.
Il recherche en hiver la grassouillette,
En été la maigrelette ;
La grande est majestueuse,
La petite toujours coquette ;
Des vieilles il ne fait la conquête
Que pour le plaisir de les coucher sur la liste ;
Mais sa passion prédominante
Est la jeune débutante.
Il n'a cure qu'elle soit riche,
Qu'elle soit laide, qu'elle soit belle :
Pourvu qu'elle porte jupe
Vous savez ce qu'il fait.
(*Il sort.*)

ORELLO

Madamina, il catalogo è questo
Delle belle che amò il padron mio ;
Un catalogo egli è che ho fatto io,
Osservate, leggete con me.
In Iatlia seicento e quaranta,
In Lamagna duecento e trentuna,
Cento in Francia, in Turchia novantuna,
Ma in Ispagna son già mille e tre.
V 'han fra queste contadine,
Cameriere e cittadine,
V 'han contesse, baronesse,
Marchesane, principesse,
E v 'han donne d'ogni grado,
D'ogni forma, d'ogni età.
Nella bionda egli ha l'usanza
Di lodar la gentilezza,
Nella bruna, la costanza,
Nella bianca, la dolcezza.
Vuol d'inverno la grassota,
Vuol d'estate la magrotta ;
E la grande maestosa,
La piccina è ognor vezzosa ;
Delle vecchie fa conquista
Pel piacer di porle in lista,
Ma passion predominante
E la giovin principiante.

Non si picca se sia ricca,
Se sia brutta, se sia bella :
Purché porti la gonnella
Voi sapete quel che fa.
(*Parte.*)